



La représentation de l'identité québécoise dans *L'avalée des avalés*

SANG Rui^{[a],*}

^[a] Lecturer, School of Foreign Languages, North China Electric Power University, Beijing, China.

*Corresponding author.

Received 6 June 2022; accepted 26 July 2022

Published online 26 September 2022

Résumé

Le roman *L'avalée des avalés* de Réjean Ducharme est l'histoire de Bérénice, cette dernière pouvant être perçue comme une métaphore du Québec. Le roman fait fortement appel au contexte historique, surtout aux périodes se situant entre la Grande Noirceur et celle de la Révolution tranquille. À travers l'héroïne Bérénice, on constate le désir et la réticence de la nation, confrontés à leur identité québécoise. Bien que les traces de la Grande Noirceur et de la Révolution tranquille soient marquées partout dans le roman, surtout dans le destin misérable de Bérénice, l'auteur adoptait un point de vue plutôt pessimiste à l'égard de l'identité québécoise, tout en la cherchant sans cesse.

Mots-clés : *L'avalée des avalés*; l'identité québécoise; Réjean Ducharme; Bérénice

Sang, R. (2022). La représentation de l'identité québécoise dans *L'avalée des avalés*. *Cross-Cultural Communication*, 18(3), 79-83. Available from: <http://www.cscanada.net/index.php/ccc/article/view/12636>
DOI: <http://dx.doi.org/10.3968/12636>

1. INTRODUCTION

L'avalée des avalés, roman publié à Paris en 1966 par Gallimard, est la première œuvre de Réjean Ducharme, écrivain et dramaturge québécois. Ce roman a été nommé pour le Prix Goncourt 1966 et a finalement gagné le Prix du Gouverneur général, l'une des récompenses littéraires les plus prestigieuses du Canada, en 1967.

Le roman fait fortement appel au contexte historique. Nous pouvons dire que l'héroïne Bérénice est une image du Québec, bien que le Québec ne soit pas désigné précisément dans le roman. En effet, la littérature québécoise des années soixante collait de près à la réalité, et devenait ainsi un moyen d'affirmation d'identité collective. Dans cet article, compte tenu du contexte historique et familial, nous analysons le caractère et le destin de l'héroïne, ainsi que la langue du roman, afin de voir comment l'identité québécoise est représentée à travers l'histoire de Bérénice.

2. CONTEXTE HISTORIQUE ET FAMILIAL

2.1 Contexte historique du roman

L'action se passe dans les années soixante à l'île des Sœurs, en banlieue de Montréal. Pour mieux connaître l'attitude de l'auteur envers le nationalisme québécois, il faut d'abord avoir connaissance de la Révolution tranquille, qui est la période historique la plus importante du roman. C'est justement à ce moment-là que la vie de Bérénice se déroule.

La Révolution tranquille désigne une période de changements importants au Québec dans les années 1960. Les changements les plus importants comprennent la séparation de la religion et de l'éducation, l'établissement de l'idée de l'État-providence, le changement de l'identité nationale des Canadiens français aux Québécois, etc. Tous les changements furent le fruit d'un grand nombre de réformes effectués dans les milieux politiques, économiques, éducatifs et sociaux.

Avant la Révolution tranquille, il y eut une période de quinze ans qu'on appelle la Grande Noirceur. Cette expression péjorative désigne la période de 1944 à 1959 s'étendant de la fin de la guerre jusqu'au décès de Maurice Duplessis. Des années 1930 aux années 1950, le Québec a été contrôlé par le conservateur Maurice Duplessis et

son parti l'Union nationale. Bien que la période de son gouvernement soit souvent considérée comme un « âge sombre », l'identité québécoise était déjà en construction pendant la Grande Noirceur. L'image des intellectuels a commencé à apparaître au Québec aux années cinquante. Un des premiers pas a été fait par Paul-Émile Borduas et les automatistes en 1948, avec la publication du *Refus global*. Ce manifeste a proposé le refus de la religion et de l'immobilisme, ainsi que l'affirmation de la langue française et de la liberté. Dans le même temps, en littérature, à partir du manifeste *Refus global*, les écrivains ont commencé à mettre en question les fondements du nationalisme québécois traditionnel, par exemple, l'Église catholique. La mort de Maurice Duplessis en septembre 1959 et celle de son successeur Paul Sauvé en janvier 1960 ont secoué la base du l'Union nationale. En juin 1960, Jean Lesage a mené le Parti libéral à la victoire de l'élection générale et est devenu premier ministre du Québec. Son gouvernement a mis en œuvre une série de réformes spectaculaires et a donc accéléré la modernisation du Québec, c'est pourquoi l'année 1960 est généralement vue comme le début de la Révolution tranquille. Au fil des réformes et des mouvements sociaux, on cherchait une réorientation du nationalisme québécois ou plutôt une réaffirmation de la nation québécoise. L'évolution a donné lieu de bouleversements sociaux, mais on n'était jamais vraiment sûr du devenir de l'identité québécoise et du futur du Québec.

2.2 Contexte familial de Bérénice

Bérénice est issue d'une famille complexe. Monsieur Einberg représente la force du judaïsme, tandis que sa femme reste fidèle au catholicisme. C'est sur cette base que leurs enfants, Christian et Bérénice, sont venus au monde. Leurs croyances sont ainsi déterminées par leurs parents, dès leurs naissances, sans choix. La tension des deux religions existe dès le début du roman. Sous les yeux de Bérénice, « la famille marche mal, ne coule pas sur des roulettes, n'est pas une famille dont le roulement est à billes. » (Ducharme, p.12) La complexité de l'environnement familial reflète en miroir la tension des bouleversements religieux de la société de l'époque. Christian et Bérénice sont victimes des conflits religieux, et le Québec en était lui-même aussi victime. Par la construction d'une telle famille, Ducharme a révélé la réalité québécoise face aux conflits divers pendant les années 1940-1960, comme la francophonie contre l'anglophonie, le catholicisme contre le judaïsme, l'athéisme contre la religion, etc. C'était sous l'influence de ces conflits que les gens se sentaient désemparés et perdus.

On ne peut choisir sa propre croyance, ce qui se manifeste bien dans l'impuissance de Bérénice, qui face à un tel monde, ne trouve pas l'émancipation dont elle rêve follement. C'est dans ce contexte historique et familial que Bérénice grandit. Elle est effectivement la résultante

de diverses tensions autour d'elle. Dans une certaine mesure, on peut dire que son destin est imposé par ce contexte.

3. ANALYSE DU CARACTÈRE DE BÉRÉNICE

L'héroïne Bérénice Einberg est une jeune fille dont les traits de caractère sont multiples. Le roman est inondé de monologues intérieurs où se manifeste la pensée de Bérénice qui a une paranoïa perpétuelle. À travers ses monologues intérieurs, le caractère de cette héroïne peut être considéré comme la métaphore de l'opinion public du Québec à cet instant précis.

3.1 Volonté de l'indépendance

Au début du roman, Bérénice est un enfant. L'enfance était un thème préféré des écrivains québécois pendant les années soixante, puisque le Québec était lui-même à l'âge d'« enfant » ou d'adolescent immature. Étant une petite fille fragile, Bérénice redoute la fascination exercée par le monde extérieur. Elle craint d'être avalée par ce qui l'entoure, comme le premier paragraphe du roman le dit :

« Tout m'avale. Quand j'ai les yeux fermés, c'est par mon ventre que je suis avalée, c'est dans mon ventre que j'étouffe. Quand j'ai les yeux ouverts, c'est par ce que je vois que je suis avalée, c'est dans le ventre de ce que je vois que je suffoque. Je suis avalée par le fleuve trop grand, par le ciel trop haut, par les fleurs trop fragiles, par les papillons trop craintifs, par le visage trop beau de ma mère. [...] Que j'aie les yeux ouverts ou fermés, je suis englobée : il n'y a plus assez d'air tout à coup, mon cœur se serre, la peur me saisit » (p.9)

Dans ce monologue, Bérénice se croit avalée et assaillie par presque toutes les choses qui l'entourent, même par ses propres organes, tels que ses yeux et son ventre. Elle a peur non seulement de la beauté des objets, comme le fleuve trop grand, le ciel trop haut, les fleurs, etc., mais aussi de celle des autres personnes, comme sa mère qui est très belle. Elle désire s'échapper de l'avalement du monde extérieur et préfère s'isoler.

Pour être solitaire, elle choisit d'échapper à l'attachement que les autres lui prodiguent. Elle est contre l'amour. Dans un monologue intérieur, elle se dit : « Je me révolte contre l'amour comme ils se révoltent contre la solitude ». À son avis, aimer signifie souffrir dont elle a effectivement peur. Elle dit : « J'aimerai sans amour, sans souffrir, comme si j'étais quartz. Je vivrai sans que mon cœur batte, sans avoir de cœur ». (p.41) Une des raisons de son refus de l'amour est la crainte d'être dominée par ceux qu'elle aime. Pour cette raison, elle s'efforce à la haine. Selon elle, la haine est plus sûre que l'amour, l'amour est faux, c'est la haine qui est vraie.

Son refus de l'amour, ou son choix de la haine et de la solitude exprime sa volonté de l'indépendance totale. Elle recherche l'indépendance, afin de trouver la route vers la liberté. Elle croit qu'elle n'a besoin de personne

dans ce monde. Cette pensée, dans un certain sens, est le fruit d'un désir apatride. Cela nous rappelle le même cas du Québec. Avant et pendant la Révolution tranquille, les Québécois recherchaient avec effort leur propre identité, puisque les ressources naturelles du Québec étaient toujours vendues à des industriels américains, qui construisaient les usines et disposaient du plus grand des pouvoirs, et que les Canadiens-français se trouvaient dans une position subalterne. Il y avait deux slogans célèbres à ce moment-là, c'était « Maître chez nous » et « C'est le temps que ça change. » Ces slogans représentaient la volonté de la possible indépendance et la libération du Québec par rapport au reste du Canada. Il s'agit d'un désir national, d'une identité propre au Québec. Chez Réjean Ducharme, Bérénice refuse l'amour et recherche toujours l'indépendance, parce que cette dernière lui semble une affirmation de son existence et de sa liberté. Et comme les Québécois aux années soixante, la petite Bérénice veut également devenir « maître chez elle ».

3.2 Agressivité et volonté destructrice

De peur de l'avalement par le monde extérieur, Bérénice refuse les évasions et choisit la solitude. Peu de temps après, elle décide de résister. Cette volonté de résistance se manifeste déjà lorsqu'elle est toute petite. Un jour, elle tombe par terre d'un arbre et brise des dents. Les gens se rapprochent d'elle et disent des paroles comme « Quel malheur ! » « Pauvre petite ! », etc. Entendant cela, elle se sent impatiente et énervée. Elle déteste le monde qui l'entoure, et ne veut pas être comme une bête de cirque qui est dominée par les autres. Pour cette raison, elle choisit de se révolter, c'est-à-dire, de passer de « passive » en « active », d'« être détestée » en « détester », de « tout m'avale » en « avaler tout ». Ainsi se crée sa volonté destructrice. Elle montre son agressivité contre tout le monde. Elle pense qu'elle a « du talent pour la guerre », et aucune arme n'alourdit son bras. (p.338) Dans un autre monologue intérieur, on voit des déclarations étonnantes : « Quand je serai grande, je serai arrogante et impie. J'aurai poussé des racines grosses comme les colonnes de la synagogue. [...] Je marcherai contre les flammes et contre les armées. » (p.24-25) Cette pensée révèle bien sa volonté de révolter. C'est une adolescente agressive et arrogante. Face à ses parents, son choix est la désobéissance. Quand son père s'oppose à son amour pour son frère Christian et décide de l'envoyer en Israël, elle devient furieuse, et insulte son père avec méchanceté. Bérénice hait également sa mère. Elle déploie une lutte violente et haineuse contre sa mère. L'appellation de sa mère passe de « Chat Mort » à « Chamomor ». Elle tue même deux chats de sa mère, Mauriac I et Mauriac II. Étant enfant, elle montre une attitude anormale et exacerbée face à ses parents.

Sa violence destructrice est due à sa volonté d'être libre, comme ce qu'elle dit : « Voilà ce qu'il faudra que je fasse pour être libre : tout détruire. Je ne dis pas nier, je dis détruire. » (p.215) Elle est en quête de

liberté, d'émancipation. Elle transgresse les normes pour construire sa propre identité. À part la destruction, elle a goût aussi pour la récréation. À son avis, en récréation, elle se sent maître d'un monde qui est absolument rêvé pour elle.

L'attrance de Bérénice pour la destruction et la récréation est en effet une manifestation d'une quête de l'identité. Ici on trouve également la métaphore du Québec où l'on s'efforçait de se révolter contre l'ancien régime, de transformer la société québécoise par une série de réformes. Au début, l'identité québécoise s'est manifestée par le signe de l'opposition au régime précédent. La période de la Révolution tranquille est un point tournant dans l'histoire du Québec. Avec les réformes, le Québec est devenu de plus en plus actif au point de vue économique. De nouvelles industries ont été créées, basées sur les nouveautés technologiques et les nouveaux besoins créés par la culture de consommation. Quant à la société québécoise, on a pu constater une libération des esprits, des attitudes proprement révolutionnaires. En même temps, s'est développé un courant féministe et un courant de « génération lyrique », ce que l'on appelle les « baby-boomers ». Les jeunes nés entre 1940 et 1960 exprimaient, avec enthousiasme, toutes leurs pensées sur la société québécoise, et cela a secoué le pays tout entier. Ils s'opposaient à l'ancien Québec, et avaient envie d'inventer un Québec moderne, un Québec qui retrouvât une fierté perdue. Tout le changement du Québec révèle son mouvement, sa quête d'identité nationale qui représente le désir de la nation. Pour le changement, la révolte et la destruction sont obligatoires, et ensuite la récréation et la réforme sont nécessaires. Ce sont les points communs entre le Québec et Bérénice, et c'est pourquoi à travers Bérénice, on voit clairement les traits du désir national ducharmien.

3.3 Individualisme et égocentrisme

On remarque chez Bérénice son individualisme. Son refus de l'amour est une manifestation importante de cet individualisme. De plus, avec insolence, elle ne veut pas être semblable aux autres. Elle ne veut pas être « un visage parmi mille » (p.124). Certes, chacun est unique dans le monde. Mais Bérénice se croit la plus ou plutôt la seule importante au monde, c'est une pensée anormale et individualiste qui résulte de son refus et de sa peur du monde extérieur.

Bérénice attache de l'importance à la satisfaction de l'orgueil, à « la majesté devant un miroir » (p.42). Elle se croit sculptrice non seulement d'elle-même, mais aussi de l'ensemble du monde. On peut trouver ses propos égocentristes dans ses monologues intérieurs : « Rien ne peut arrêter mon âme. Je peux demander à mon âme tout ce que je veux : elle m'est docile et fidèle ». (p.262) « Je choisirai le sol de chacun de mes pas. À partir du peu d'orgueil que j'ai, je me réinventerai. » (p.43) Elle a une confiance forte en sa capacité, et elle demande à toute son

âme de lui être fidèle. C'est un orgueil extrême, et plutôt un égocentrisme.

L'égocentrisme est aussi exprimé par l'appropriation du territoire, c'est-à-dire d'être maître d'un domaine. Dans le roman, cette appropriation se manifeste essentiellement par la dénomination. Par exemple, Bérénice nomme avec Christian les choses qu'ils trouvent sur une île. La dénomination représente la possession d'un territoire, il s'agit également du désir national. Pendant les années soixante, ce genre de dénomination apparaissait souvent dans les romans et les poèmes. C'est une littérature identitaire qui a la volonté d'affirmer l'identité collective. L'égocentrisme de Bérénice est aussi une métaphore de l'attitude des Québécois sur leur territoire. Ils affirmaient la suprématie du territoire dans le but de reprendre le pouvoir et d'affirmer leur puissance, comme le dit Bérénice. Ils prônaient la recherche de soi-même. C'est également l'affirmation de l'identité québécoise.

3.4 Ambiguïté et Ambivalence

Bérénice est une fille complexe, on constate plein de nuances, d'ambiguïtés, d'ambivalences chez elle. Sa pensée est toujours en mouvement. Elle choisit la solitude, mais la solitude se révèle souvent difficile et même pénible pour elle. Elle trouve quelquefois la solitude « trop lourde » et ne veut plus s'obstiner. Elle choisit le rire comme un des moyens de mépriser le monde des adultes. À son avis, un enfant qui éclate de rire, c'est la lumière se répandant dans les ténèbres. (p.193) Mais en effet, elle ne peut pas se contenter que du rire car elle se sent souvent triste : « Je suis triste. J'ai horreur de ça. La tristesse me fait me mépriser. La tristesse rend l'âme molle ». (p.60)

Quant aux sentiments qu'elle éprouve pour les autres personnes, on constate également une dualité et une ambivalence. Par exemple, pour sa mère. D'une part, elle dit qu'elle hait sa mère et la haine est pour elle une nécessité. Mais d'autre part, elle n'arrive pas à résister à la séduction de sa mère. Elle cherche à échapper au charme de « Chamomor » mais y demeure soumise, et elle ne peut s'empêcher d'imiter les actions de sa mère. Elle admire beaucoup la beauté de sa mère, et elle se sent « avalée » par « le visage trop beau ». Son sentiment pour sa mère change souvent. Quelquefois, elle regrette de ne pas être la seule personne aimée de sa mère. Refusant de se faire dévorer par la séduction de sa mère, elle refuse l'attachement maternel. Mais lorsqu'elle tombe malade, elle montre une ambivalence pour sa mère. Elle choisit d'abord de résister à la douceur de la présence de Chamomor : « Elle reste penchée au-dessus de moi, à se tendre, à attendre, à m'attendre [...] Aveuglément, je me ferme. Je ferme mes bras, ferme ma bouche. [...] J'aime mieux ma misère. » Peu de temps après, elle cède : « Mais cette nuit, je suis trop faible pour me défendre. [...] Je laisse sa beauté jouer dans mes idées. » (p.135) Elle est tellement assoiffée d'amour qu'elle cède enfin à la tendresse maternelle. Quand un jour elle reçoit une lettre

de sa mère, elle se met d'abord en colère et déchire la lettre. Mais aussitôt après, elle le regrette. Se sentant tendrement aimée, elle couvre l'enveloppe de baisers, et décide de la garder toute sa vie. (p.194)

Ce sont des exemples qui manifestent sa dualité et son ambivalence pour sa mère. En effet, elle a aussi des sentiments complexes pour son père, son frère Christian et Constance Chlore. Il existe un grand nombre de sentiments paradoxaux chez elle, qui cause enfin son échec. Ici, l'auteur Ducharme fait aussi une métaphore avec le Québec car il y existait aussi une ambivalence sur la question du désir de la nation. Il y avait certains points communs entre les Québécois : la langue, la volonté de la liberté, l'opposition à l'ancien régime, le désir du rattrapage de la modernité, etc. Ils ont trouvé leur identité, et ils croyaient à l'infini des possibles. Dans leurs cœurs, il existait un désir national. Mais de l'autre part, les Québécois avaient des réticences sur la nation. Ils n'étaient pas sûrs qu'ils voulussent vraiment une nation. Leur économie ne pouvait pas être séparée du reste du Canada, et il y avait beaucoup de gens qui étaient déjà habitués à être membres de la nation fédérale. Cette ambivalence est un facteur important de l'impossibilité du Québec de devenir une nation indépendante.

4. ATTITUDE DE L'AUTEUR ENVERS LE NATIONALISME QUÉBÉCOIS

4.1 Attitude de l'auteur à travers la langue du roman

La langue de Bérénice attire l'attention des lecteurs avec son vocabulaire riche, son style particulier, et son expression véhémement et sensible. Passionné par l'écriture, Ducharme a contribué un grand travail au raffinement de la langue. À travers la langue pleine de vivacité, on connaît le point de vue de Bérénice. En effet, chez Réjean Ducharme, la langue béréncienne est un vrai champ de bataille, dans sa recherche de l'identité nationale. Comme beaucoup d'écrivains québécois contemporains, Ducharme a tenté de créer une nouvelle identité basée sur la langue. Par l'analyse de sa langue, on peut déduire sa position envers la question du nationalisme puisque la langue est son arme la plus forte.

Dans ce roman rédigé en français, on peut trouver l'emploi d'anglicismes, des québécismes, ainsi que des mots et expressions typiquement français. Les mots anglais et les phrases anglaises se présentent partout, comme « stadium » « Felix the Cat » « Fifty Avenue » « girl-friend » « high School », etc. L'attitude de Ducharme à l'égard de l'anglicisme était assez ouverte et tolérante. Si Ducharme tenait à la francophonie, il n'a pas refusé cependant l'anglophonie qui s'était implanté dans le territoire québécois depuis longtemps. Il a employé d'ailleurs un peu de mots étrangers, tels que « adios amigo » (p.267, mots espagnols) et « Niet ! Niet

! » (p.93, mots russes). En tant qu'écrivain qui désirait l'émancipation, il ne voulait pas les frontières du territoire qui impliquaient les contraintes. Comme un roman typique de la littérature québécoise, *L'avalée des avalés* comprend également beaucoup de québécismes, comme « avant-midi » qui signifie « matin », « à travers les branches » qui signifie « par hasard », etc. L'emploi du québécisme manifeste de biais l'affirmation de la langue québécoise ainsi que le désir national de Ducharme. Bien qu'il employât aussi des mots étrangers, l'identité québécoise possédait toujours une place importante au cœur de Ducharme. En outre, il existe également certains mots qui sont typiquement français, c'est-à-dire le « français de la France », qui se distingue de celui du Québec.

Ce n'est sans doute pas sans raison que Ducharme a usé d'un tel raffinement lexical. Par un lexique extraordinaire, il a en effet cherché une issue triomphale aux bouleversements sociaux qui ont généré le nouveau statut du Québec.

4.2 Attitude de l'auteur à travers le destin de Bérénice

Dans *L'avalée des avalés*, l'esprit de Bérénice contre tout, c'est en effet un esprit ducharmien contre la société d'alors qui ne le satisfaisait pas. Comme d'autres intellectuels de l'époque, Ducharme revendiquait un nouveau régime, et cette revendication implique le grand désir d'une nation québécoise chez Ducharme.

Or, il a en même temps la réticence à l'égard de la notion de nation. À la fin du roman, après des luttes inutiles, Bérénice est envoyée avec Gloria par son père dans un avant-poste israélien. Face aux balles sifflant à ses oreilles, Bérénice happe Gloria par derrière et fait de cette dernière son bouclier. Criblée de balles, Gloria meurt et Bérénice ment aux gens, disant que Gloria est une héroïne qui s'est elle-même sacrifiée. Enfin, elle a peur de la mort, bien qu'elle se révolte toujours contre le monde. Cela justifie le titre du roman, qui indique aux lecteurs son échec final. Elle devient enfin la plus « avalée ».

La fin du roman nous montre que le désir de Bérénice n'est possible que sur papier à cause de son ambiguïté et ambivalence, et aussi de son choix à la fin. C'est une fin pessimiste mais réaliste. Ducharme a illustré ainsi ses réticences au nationalisme. Certes, depuis la Révolution tranquille, le Québec s'était rapidement développé et était devenu de plus en plus moderne, et les Québécois avaient toujours le désir national. Cependant, la nation

est construite à divers facteurs. Ducharme nous montre l'impossibilité du nationalisme québécois. La quête d'identité permet d'évoluer, de se transformer, mais n'aboutit jamais à un résultat définitif.

5. CONCLUSION

Le titre du roman est *L'avalée des avalés*. « L'avalée » désigne l'héroïne Bérénice qui craint toujours l'avalement du monde extérieur. Pour échapper à l'avalement, elle refuse l'amour, elle manifeste la volonté de solitude. Cependant, elle n'est qu'un enfant qui ne peut se dégager des contacts avec les adultes. Ainsi, elle déploie une énergie démesurée, une résistance contre l'avalement. Il existe chez elle un changement de « tout m'avale » à « tout avaler ». Elle se rebelle, se révolte contre tout ce qui l'entourne. Mais à la fin, son échec montre qu'elle abandonne à l'avalement du monde extérieur, et qu'elle devient victime du déroulement inéluctable de la vie. Ainsi devient-elle la personne la plus avalée des avalés que nous sommes tous, puisque nous sommes tous victimes du temps, de l'âge et de la vie. Sous la plume de Ducharme, l'écriture des monologues intérieurs et des expériences de vie de Bérénice est bien une preuve de l'identité québécoise. La quête d'émancipation de Bérénice et son désir de se trouver une nouvelle identité nous rappellent le Québec, qui lui aussi était en recherche de réorientation et réaffirmation. À certain degré, l'échec du personnage annonce chez Ducharme l'impossibilité de réalisation de la nation québécoise.

REFERENCES

- Beaudoin, R. (1991). *Le Roman québécois*. Montréal: Boréal.
- Biron, M., Dumont F., Nardout-Lafarge. É. (2010). *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal : Boréal.
- Bouchard, G., & Courville, S. (1993). *La construction d'une culture, Le Québec et l'Amérique française*. Québec : PU Laval.
- Ducharme, R. (1966). *L'avalée des avalés*. Paris: Gallimard, collection Folio.
- Haghebaert, É. (2009). *Réjean Ducharme. Une marginalité paradoxale*. Montréal : Éditions Nota bene.
- Lamonde, Y. (2001). *Allégeances et dépendances, L'histoire d'une ambivalence identitaire*. Montréal: Éditions Nota bene.